

Présentation

S'il est un peu oublié aujourd'hui Iwamoto Yoshiharu (1863-1942) fait partie de ces personnages au parcours étonnant et à la vigueur invraisemblable qui firent le Japon de l'ère Meiji. Fils adoptif d'un guerrier de Tajima (aujourd'hui département de Hyôgo), il est, comme il convient à un membre de sa classe, tout d'abord formé aux classiques chinois. Ceux-ci lui procureront son arsenal rhétorique. Il complète son éducation de façon plus originale, bien que non atypique dans ce Japon vivement curieux de l'Occident et de ses œuvres, en se rapprochant des milieux protestants anglophones. Diplômé en 1880 de l'école Dôjin-sha fondée par le réformateur chrétien Nakamura Masanao (1832-1891), puis, en 1884, de l'école agricole Gakunô-sha tenue par Tsuda Sen (1837-1908), autre éducateur chrétien de l'époque, il se fera baptiser peu après (1885). Iwamoto a 22 ans lorsqu'il crée, en juillet de cette même année, la revue *Jogaku zasshi* / *The Woman's Magazine*, dont il sera l'éditeur, et souvent le principal rédacteur, de mai 1886 à novembre 1903¹. Premier périodique pour les femmes au Japon, *Jogaku zasshi* est un lieu de débat important, dans le dernier tiers du XIX^e siècle, autour des thèmes de l'éducation féminine, de la femme moderne, du couple, et de l'amour conjugal. Peu après l'établissement de la revue, en octobre 1885, le pasteur Kimura Kumaji (1845-1927), de qui Iwamoto avait reçu le baptême, fonde l'École de jeunes filles de Meiji (Meiji jogakkô). Iwamoto y enseignera, puis en sera le directeur, à partir d'août 1886. Édition de la revue et direction de l'école font alors de lui « le principal porte-parole de l'éducation des femmes à l'ère Meiji »², et l'un des réformateurs chrétiens les plus influents de son époque. Sa position apparaît clairement dans le texte qui suit : il ne s'agit pas pour lui de détruire les valeurs japonaises, mais de conférer à la femme japonaise de nouveaux droits et un nouveau statut, sur le modèle établi par les moralistes protestants anglo-saxons. Ce désir de lier enseignement classique et objectifs chrétiens se reflète fortement dans son style : expressions sinisantes, vocabulaire confucéen et proverbes populaires s'enroulent autour de phrases inspirées des traductions récentes de la Bible. Nous en avons noté quelques jolis exemples, quand nous avons pu les repérer, en bas de page dans notre traduction. Ils révèlent la richesse et l'éclectisme du panorama mental des intellectuels de Meiji³.

Avec une détermination dont la répétitivité pourrait presque lasser, Iwamoto appelle, dans ses éditoriaux et ses articles, à un passage de l'*ie* (groupe domestique hiérarchique, supposé traditionnel) au *hômû* (*home*) ou au *kazoku*, cellule familiale caractérisée par des sentiments développés entre les époux⁴. Il s'oppose donc clairement au mariage arrangé par les parents et promeut le mariage par libre consentement, suscité par un sentiment d'amour et de respect réciproques. Si Iwamoto n'est pas le premier à défendre ces idées au Japon – il poursuit en fait un mouvement initié vers 1874-1875 par Mori Arinori (1847-1889) dans ses textes relatifs au système familial et au statut de l'épouse – il joue un rôle d'essayiste mettant une plume alerte au service de l'explication et de la diffusion de ces idées

¹ Pour une présentation plus précise de l'auteur et de cette revue, voir « Des couples aimants pour une nation moderne », in Galan & Lozerand, 2011, p. 361-378, où j'analyse la modernité du texte traduit ici. Une version améliorée de cet article a été publiée en anglais : « Loving Couples for a Modern Nation: A New Family Model in Late Nineteenth Century Japan », *Japan Review*, Kyôto, International Research Center for Japanese Studies, N° 24, 2012, p. 67-84. En ligne : <http://shinku.nichibun.ac.jp/jpub/pdf/jr/JN2403.pdf>.

² Michael C. Brownstein, « *Jogaku zasshi* and the Founding of *Bungakukai* », *Monumenta Nipponica*, xxxv-3, automne 1980, p. 319-336., ici p. 320.

³ « Du mariage » fait partie des textes sélectionnés dans le volume des *Œuvres choisies de la littérature de Meiji* ; Sasabuchi Tomoichi, *Meiji bungaku zenshû 32 Jogaku zasshi, Bungakkai*, Chikuma shobô, 1973 (1984).

⁴ Sur ces notions voir la formidable synthèse « Dire la « famille » dans le Japon moderne et contemporain », in Galan & Lozerand, 2011, p. 585-628.

auprès d'un public large, et surtout féminin. Il prend ainsi activement part au débat public et ressent visiblement un grand plaisir à alimenter la controverse⁵.

Le texte traduit ici est publié à un tournant dans le discours sur le couple et sur l'amour, peu avant que ne soit fixé, dans la loi, un modèle familial rigide inspiré de ce que pratiquaient les familles des guerriers (rappelons que les *bushi* ne représentaient sans doute pas plus de 3% de la population. Les pratiques familiales recensées au Japon étaient bien plus diverses qu'elles ne le deviendront au cours du XX^e siècle)⁶.

« Du mariage » est composé de trois parties⁷, qui diffèrent aussi bien du point de vue du style que de la perspective. La première, publiée le 11 juillet 1891 (*Jogaku zasshi* n° 273), comporte un sous-titre anglais intrigant : « Two Pathetic Stories ». Iwamoto y raconte avec force détails deux histoires « vraies », de deux jeunes filles issues de deux milieux différents, nous dirions bourgeois et rural, se débattant face aux projets de mariage que leurs parents ont formés pour elles. Il évoque ainsi, en termes très concrets, l'histoire amère des femmes japonaises de toutes conditions, soumises à leurs parents, à leurs maris et à une conception très médiocre du mariage. La seconde partie, publiée quinze jours après la première (*Jogaku zasshi*, n° 275, 25 juillet 1891) étonne par son ton. Elle propose, avec une grandiloquence de prêcheur, une vision à la fois théorique et mystique de l'univers, de l'humanité, de la famille en son sein, et du caractère unique du couple. Chaque relation de parenté est analysée et caractérisée par une forme d'amour (Iwamoto fait ici preuve d'une inventivité indéniable. On sait que la revue a forgé des néologismes qui ont marqué le Japon moderne et contemporain). Les parents sont vus selon une logique finalement très confucéenne comme un « cadeau du ciel », mais le conjoint est le résultat d'un choix, dont personne, sinon l'individu lui-même, n'est responsable. Cette responsabilité partagée par l'homme et la femme, qui sont tous les deux, au même titre, responsables de leur choix, efface toute différence entre les sexes en terme de position. Elle fonde même, explique Iwamoto, une égalité qui est absolument unique dans le jeu social.

Le couple acquiert ainsi une importance inégalée : faire l'expérience d'un couple uni par des liens d'amour devient la condition *sine qua non* pour obtenir une plus grande humanité, et même le moyen pour que le genre humain parvienne collectivement, en ayant fait l'expérience génération après génération et au terme de son évolution, à la véritable humanité.

La troisième partie du texte (*Jogaku zasshi*, n° 277, 8 août 1891) revient sur les premières anecdotes. Avec un humour acide qu'on pourrait qualifier de britannique, Iwamoto dresse un portrait désespéré du couple japonais ancien. Il montre, dans une fin abrupte qui nous semble très efficace, que sans un changement de mentalité dont il a expliqué les fondements dans sa partie centrale, chaque histoire singulière se conclura sur cette même amertume issue de cette même violence que connaissent les femmes japonaises depuis des siècles. Le Japon se prive ainsi de la possibilité de compter sur des êtres plus parfaitement responsables et plus évidemment adéquats à la société moderne en train d'être construite.

⁵ Voir à ce propos Butel, « Forger un amour moderne : petite histoire du mot *ren.ai* », in Galan & Lozerand, 2011, p. 335-346.

⁶ Voir les contributions d'Eric Seizelet et Isabelle Konuma in Galan & Lozerand, 2011.

⁷ Et non deux, comme je l'ai écrit faussement dans mes articles précédents.

Iwamoto Yoshiharu, « Du mariage » (*Kon.in-ron* 婚姻論)

Juillet-août 1891

Traduction Jean-Michel Butel et Dan Fujiwara

I. Des siècles d'amertume (« Two Pathetic Stories »)⁸

Mademoiselle H., amie du journal, qui était dans une ville de province pour y transmettre notre enseignement⁹, a récemment été confrontée à un problème imprévu qui l'a forcée à revenir brusquement à la capitale. Nous avons tenté de rendre compte de son affaire, car il nous semble que celle-ci révèle combien nos réflexions sur le mariage sont importantes.

Il y a, dans cette région, une famille connue et très aisée, possédant de nombreuses richesses et un certain pouvoir. Cette famille n'a pas de garçon, mais deux filles, l'aînée ayant déjà pris un mari¹⁰. La cadette allait elle, avait-on prévu, partir comme épouse dans une autre famille. Elle passa donc, quoi qu'elle ait pu dire, de longues années soigneusement confinée derrière la fenêtre, ne sortant que rarement. Certes, emportée dans le mouvement des Lumières [de l'époque moderne], elle avait fréquenté l'école du village durant son enfance, mais en grandissant elle n'eut plus la possibilité de franchir la porte de la maison parentale, ne serait-ce que pour aller étudier, et n'entendait donc pas les histoires que l'on se raconte entre amis ni ne put écouter l'enseignement d'un maître.

Toutefois parvenait chez elle, tous les dimanches, une livraison de *The Woman's Magazine*. Il était son seul ami, elle l'ouvrait souvent, soir et matin, il apaisait le cœur de cette demoiselle, en vérité bien à plaindre, retirée seule tout au fond d'une chambre, dissimulée aux regards comme au cœur d'un fourré de bambous drus. On pourrait découvrir les sentiments indicibles qu'elle avait dans le cœur inscrits, parfois, en commentaires dans les marges du magazine. Mais seuls les connaissent les *Woman's Magazine* distribués là-bas, à sa seule intention.

Elle lut un jour l'histoire de l'amour pur de Brutus et Porcia¹¹. Une autre fois la lettre

⁸ *The Woman's Magazine* (*Jogaku zasshi*) n° 273, 11 juillet 1891, p. 607-612 de la version fac-similé. Le texte est placé en éditorial du numéro. Le titre donné entre guillemets vient du sommaire anglais de la revue. Toutes les notes sont du traducteur. Nous remercions tout particulièrement Nicolas Mollard pour sa relecture efficace.

⁹ Comme on le comprendra mieux ci-dessous, l'auteur désigne ainsi le christianisme.

¹⁰ L'expression japonaise utilisée ici (*muko o toru*) indique que la famille a « adopté » le gendre, qui, en se mariant avec la fille aînée, a abandonné sa lignée pour prendre le nom de sa femme. Ce mode de mariage par adoption était fréquent, en particulier parmi les familles possédant un patrimoine notable (il représentait encore 20 % des couples à la fin des années 1980).

¹¹ *Jules César* fut la première œuvre de Shakespeare à être traduite dans son intégralité en japonais, par Kawashima Keizō en 1883, puis Tsubouchi Shōyō en 1884 ; Quinn Aragorn, "Political Theatre: "The Rise and Fall of Rome and The Sword of Freedom", Two Translations of "Julius Caesar" in Meiji Japan by Kawashima Keizō and Tsubouchi Shōyō", *Asian Theatre Journal*, vol. 28, No. 1, printemps 2011, p. 168-183.

marquée de larmes de sang que reçut de son épouse le seigneur du fief de Nagato, Kimura¹². C'est ainsi qu'elle se construisit une image fantasmée du gentleman idéal, de l'homme vertueux idéal, qu'elle prit bientôt conscience des raisons de la froideur de la « famille japonaise » (*nihon no kazoku*) et se mit alors à considérer son passé et à craindre son avenir, au point certains soirs d'en verser des larmes.

Un jour, son beau-frère revint tout excité à la maison et entra en conciliabules avec sa femme et leur mère. Toutes deux, la mère comme l'épouse, rirent et se réjouirent. Quel bonheur supplémentaire était donc tombé sur le toit de cette maison déjà si prospère ?

La mère appela la cadette, la fit asseoir avec une douceur inhabituelle, et lui annonça, sans pouvoir dissimuler son sourire : « Ma fille, tu vas déjà sur tes 28 ans, il est bien temps de te marier, et ta mère, jour et nuit, attendant que se manifeste le vieil homme qui noue les conjoints sous la lune¹³, se tourmentait en se demandant ce qu'il fallait faire. Mais grâce au ciel ma prière a été entendue, et voici que nous arrive une bonne proposition de mariage (*ryôen*). Écoute plutôt : la richesse de cette maison (*so no ie*) n'est en rien inférieure à la nôtre (*wa ga ie*), elle la dépasse même. Les membres de la maisonnée (*kazoku*) ne sont pas si nombreux, la maîtresse de maison n'a pas un caractère difficile, le garçon a 25 ans cette année, et est un homme tout ce qu'il y a de plus normal. Il est intelligent et moderne à ce qu'on dit. Pour notre famille, nouer ce mariage c'est pouvoir dire que les richesses de ce pays appartiennent à des parents (*shinseki*). Ce n'est pas que la gloire soit sans limite, mais ah! que tu vas être heureuse ! Pour toi qui est née et a été élevée dans une maison aussi aisée que la nôtre, te marier dans une famille d'un rang inférieur t'aurait obligé à mettre la main à toutes sortes de tâches auxquelles tu n'es pas habituée. Cela aurait été pour toi comme si soudain tu tombais et sombrais dans la pauvreté et le malheur. À l'inverse, monter dans une famille encore plus riche, c'est, sans faire d'effort, recevoir un matin 10.000 pièces d'or. Ah que je suis heureuse de ta chance ! Tu sais maintenant de quoi il en retourne. Bien sûr, il n'y a aucune raison de refuser, et je voulais te l'apprendre sans perdre une minute ! Voilà je t'ai tout dit ! Nous déciderons d'un jour faste pour les fiançailles, et pour les noces attendons un jour auguste d'automne. Prenons le prochain jour de la sorte. Te voilà donc toi aussi épouse ! Conserve ta retenue, apprête-toi, sois pleinement femme. »

La jeune fille, penchée, la tête basse, se mit à trembler et couvrit son visage de fleur avec sa manche. La mère se dit qu'il s'agissait d'une pudeur de jeune fille. Elle se leva, riant toute seule.

Le crépuscule s'installa, les lanternes répandirent leur lumière. La demoiselle, à sa fenêtre,

¹² Kimura Shigenari (?-1615), dont la mère fut, dit-on, la nourrice de Toyotomi Hideyoshi, était un fidèle du shôgun, qu'il soutint dans sa lutte contre les Tokugawa. Son épouse ne lui survécut que le temps de lui assurer un fils, puis se donna la mort après avoir respecté une année de deuil. Cette histoire, qui illustre bien la fidélité absolue qui fut soudain demandée aux femmes lorsque l'idéologie des guerriers commença à se répandre, faisait partie du répertoire du *kabuki*. On en trouve également des éléments dans des pièces de *rakugo*, ou de *kôdan*... Il s'agissait donc d'un récit populaire.

¹³ Le vieil homme sous la lune (ici Gekka hyôjin) est, selon une légende chinoise qui connut une certaine prospérité au Japon, une divinité qui noue les liens amoureux, et est donc responsable des mariages ; voir Butel, « Liens noués – Une monographie du lien amoureux dans le Japon contemporain », thèse de doctorat, Inalco, 2004.

contemplant le jardin, plongée dans ses pensées. Le chant des criquets rendait sa tristesse plus poignante, le bruissement des feuilles lui serrait le cœur. Puisant dans la pensée des hommes d'autrefois, un « idéal d'une lumière étincelante » lui apparaissait qui, envisageant son avenir, était un phare pour toujours sur son chemin. Elle prit enfin sa décision : « Il faut que je conserve ma route ! »

Elle alla tout d'abord se confier à sa sœur. Celle-ci lui répondit : « Il faut te dire les limites, t'expliquer qu'une femme doit avant tout savoir endurer. Penser que sur cette terre une femme puisse faire ce qu'elle veut en suivant ses inclinaisons est effrayant ! C'est justement ce que l'on apprend enfant avec les préceptes familiaux (*kakun*) qui enseignent à limiter ses désirs égoïstes. » Elle se montra opposée à l'idée de faire part des doutes de la jeune fille à son mari ou à sa mère. Au contraire, elle tenta de l'empêcher de leur parler. La jeune fille, en conséquence¹⁴, affermit sa résolution et alla se confier à sa mère : celle-ci fut si triste qu'elle fondit en larmes. Elle parla également à son beau-frère : celui-ci fut abasourdi et se mit en colère.

« N'allez pas croire que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive, je suis venu séparer le fils de son père, la fille de sa mère, la belle-fille de sa belle-mère, on aura pour ennemi de l'homme les gens de sa maison. »¹⁵ Ah! Est-il donc nécessaire de détruire l'ordre de sa maison quand on veut suivre sa propre voie ? Je laisse imaginer au lecteur le désordre dans lequel fut plongée cette maisonnée.

La demoiselle s'expliqua : « L'homme de la famille dont vous me parlez est un débauché, aimant l'alcool. Il ne cherche pas à mettre ses forces au service de la société mais vit pour ses propres affaires, et cela est pour moi la première source d'incompatibilité entre nous. De plus, je ne l'ai jamais vu et ne le connais pas, et lui non plus ne m'a jamais vue. Plutôt que réfléchir à un mariage en fonction de l'adéquation des richesses des familles, il faudrait mieux dès le départ prendre de l'argent et le marier. Moi, je veux servir quelqu'un que je peux aimer et respecter (*kei.ai*). Je veux bien sûr servir quelqu'un, mais sans prendre en compte la pauvreté ou la richesse de cette personne. Et aussi, je veux rencontrer quelqu'un qui m'aime et me chérisse (*ai suru*), moi qui suis si insignifiante. Mais vouloir me prendre pour épouse sans m'avoir vue, simplement sur la base de la richesse de nos maisons, ce n'est pas m'aimer. Il ne saurait être le bon mari (*ryōjin*) pour moi. »

Elle s'excusa : « Mère, je vous demande de vous apaiser. Ne pensez pas que je parle en l'air, en ne pensant qu'à moi. Si je me mariais avec quelqu'un de riche, et passais ma vie malheureuse, dépérissant à vue d'œil, ce serait pour vous la cause d'un long tourment que je ne supporterai pas de vous infliger. Ainsi, si par malchance il n'était pas possible de convenir à cette famille (et je ne

¹⁴ Elle avait d'abord compté sur la médiation de sa sœur. Les discussions importantes, et en particulier celles qui portent sur le mariage, réclame généralement un intermédiaire entre les parties. La confrontation directe est une nouveauté moderne, dont l'auteur fait une nécessité. Il s'en expliquera dans la seconde partie de son texte en évoquant l'indispensable libre arbitre.

¹⁵ L'auteur, ou la jeune fille, rappelle ici les paroles de Jésus parlant de sa mission (par exemple Matthieu 10, 34-36, ou Luc 12, 51-53), reprenant Michée 7, 6, qui fustige la « perversion » des membres de la société dans laquelle se débat le juste. La traduction choisie ici est celle de la TOB. Le juste doit savoir s'opposer aux usages du monde.

souhaite pas convenir à des choses inconvenantes), que je doive soudain les quitter et retourner dans votre giron, combien alors je vous ferais souffrir ! C'est pourquoi je vous en supplie ! Permettez-moi cette fois seulement de vous désobéir et trouvez-moi un bon parti qui me permette de vous satisfaire jusqu'à la fin de votre vie. »

Voilà ce qu'elle rajouta, décidée, et ferme dans sa décision : « Plutôt mourir que d'aller dans une maison qui ne me convient pas. Il n'est pas juste que j'aie dans une maison qui ne me convienne pas, que je n'aime pas, et qui ne m'aime pas. » Ce jour même elle refusa de manger, et pendant plusieurs jours ensuite n'avalait rien.

La jeune femme amie de notre magazine était dans un village séparé de là de cinq ou six lieues. Elle y entendit cette triste histoire et pensa qu'il était difficile de ne rien faire. Elle alla donc rendre visite à cette famille, et commença par rencontrer la jeune fille et la reconforter. Puis elle parla au gendre. Puis à la mère, à qui elle dit ce qu'elle croyait sincèrement, et qu'elle essaya de convaincre, mais personne ne voulut l'écouter, chacun restant enfermé dans ses arguments. Furieux qu'on mette le nez dans leurs affaires, ils avaient de plus en plus de mal à garder leur calme. En leur for intérieur, la mère et le gendre voulaient, de toute autorité, que ce mariage soit conclu. En fait, ils en faisaient une question d'honneur et il était impensable qu'ils perdissent la face. Permettre à une jeune femme d'en faire à sa tête ce serait déshonorer ancêtres et parentèle disaient-ils.

Voyant qu'il n'y avait rien à faire, notre amie s'en retourna, la tête basse. Quelques jours plus tard, la demoiselle s'échappa de chez elle. Sans vraiment savoir où elle allait, elle traversa plusieurs lieues de montagnes, courant la nuit, et arriva chez la jeune femme. « Je vous demande de me secourir en urgence » lui dit-elle.

Le gendre prit plusieurs serviteurs et la poursuivit. Il voulut la saisir de façon inqualifiable, pour la contraindre à rejoindre le foyer. Notre amie le raisonna, et il partit sans faire plus d'éclats. Il revint pourtant le lendemain, décidé à user de violence pour ramener la jeune fille. La demoiselle fit son apparition, pleurant à chaudes larmes. Le gendre, voyant qu'il n'y pouvait rien, s'en retourna. La demoiselle écrivit une lettre, qu'elle envoya à sa mère. Elle s'excusait de tout son cœur d'avoir commis la faute impardonnable d'avoir quitté la maison, et avouait dans le même temps ce qu'elle avait dans le fond de son cœur. Elle rajoutait : « J'aimerais désormais suivre ce que vous désirez, mère, mais il est difficile de taire les admonitions de ma conscience. Je suis convaincue que, quoi qu'il arrive, ce mariage ne mènera qu'à la désobéissance vis-à-vis de mes parents. À l'inverse, l'opposition présente à votre volonté aboutira finalement à une plus grande piété filiale envers vous. Oui, je vais vous quitter, vous qui m'aimez tant, mais je souhaite vous écouter de nouveau un jour prochain. Lorsque l'on part se marier dans une autre famille, on n'emporte pas même un seul objet avec soi, mais l'on doit s'en satisfaire. Je souhaiterais que vous me fassiez profiter maintenant d'un peu de cet argent qu'il faut utiliser pour un mariage, que vous me fassiez étudier un ou deux ans afin que j'apprenne ce qui est nécessaire au travail d'une épouse, et qu'ensuite je puisse suivre ce que vous m'ordonnerez de nouveau. Voilà ce que j'espère. »

La mère, lisant cela, fut plus furieuse encore. Elle ordonna qu'on la ramène à la maison de toute force. Finalement, les négociations furent plus sévères encore, et la jeune fille reprit le chemin du foyer, en larmes. La jeune femme fit ce qu'elle put pour que la jeune fille ne soit pas envoyée auprès du jeune homme débauché, et que les discussions de mariage fussent interrompues, dans l'attente d'une personne dont la demoiselle puisse entendre parler et qu'elle puisse accepter de tout son cœur.

Cependant, du fait de cette histoire, cette jeune femme fut détestée au plus haut point, on pensa qu'elle portait préjudice aux jeunes de son âge, si bien qu'elle dut quitter sa région et qu'elle vint à la capitale.

Je pense que l'histoire qui vient d'être relatée a déjà ému profondément bien des lecteurs. Pourtant nous devons y joindre une seconde histoire vraie, qui nous a causé bien de la peine et de la tristesse.

Dans la maison de l'un des membres de notre magazine, il y eut pendant un an à peu près une petite servante à tout faire. À ses débuts, c'était vraiment une campagnarde, sa simplicité et sa franchise étaient adorables. Son plus grand plaisir était de rester là à écouter les membres de la famille parler de la voie juste¹⁶. Le repas terminé, elle effectuait rapidement vaisselle et ménage, puis se libérait un moment et venait écouter les discussions profondes des étudiants résidant dans cette maison. Elle exécutait le meilleur travail qui soit, en purifiant son cœur. Ainsi, la perle pure peu à peu se mit à briller, elle ouvrit l'oreille peu à peu aux idéaux les plus nobles, et se transforma par une pratique quotidienne.

Une année avait passé quand son père survint. C'était un homme droit, un sage dans sa commune, qui bénéficiait d'un certain respect de ses voisins. Il parla à sa fille : « Tu as déjà 18 ans, or quand le thé est versé il faut le boire, sinon faible est son goût¹⁷. Bref, l'heure est déjà venue de te marier. Dans tel village voisin du nôtre, il y a un homme remarquable, qui a été autrefois chef du village. Son fils, monsieur Untel, est intelligent et éveillé, il connaît bien des choses, et il est même possible qu'il devienne un jour responsable du canton. Voyant que j'étais quelqu'un d'honnête, il a pensé que toi ma fille conviendrait à son fils et t'a demandé instamment. N'irais-tu pas voir ? »

La servante (sa fille donc), lui répondit : « Père, j'ai appris bien des choses depuis que je suis dans cette maison et j'ai compris, sur la base de bien des histoires, l'importance du mariage. Cet homme ne m'a jamais vue, il ne sait pas ce que j'ai sur le cœur non plus : pourquoi donc veut-il me prendre pour épouse ! Un homme qui traite le mariage à ce point à la légère ne peut pas être sérieux bien longtemps. S'il me quittait et que je devais retourner à la maison, est-ce que ce ne serait pas, en premier lieu, une honte pour vous ? »

Le père reprit : « Écoute : si, par le plus grand des hasards, ça n'allait pas bien, comme tu le

¹⁶ Il s'agit de l'enseignement chrétien.

¹⁷ Le proverbe évoqué par ces propos (*oni mo jûhachi, bancha mo debana*) signifie que quand vient le moment tout peut être bon, ou encore que tout peut se bonifier en son temps. Appliqué à une jeune fille, il peut dire que même quelqu'un de peu de qualité peut paraître belle. « Every dog has its day ».

crains maintenant, et que, n'y pouvant rien faire, tu rentrais, même si tu passais des jours et des jours à te faire du souci, il te serait sans doute difficile de retrouver un aussi bon parti. »

« Donc, même si ce n'est pas un bon parti, si je n'accepte pas cette proposition en considérant que je fais un bon mariage, je n'aurai nulle part où aller. Et si je partais me marier ailleurs, je serai dans l'impossibilité de revenir à la maison... Si je comprends bien, il faut que j'y regarde à deux fois et que je me renseigne bien sur l'endroit où j'irai ! »

Contrarié par ces paroles, le père dit alors : « Les femmes, lorsqu'elles vivent à la capitale, apprennent à dire des choses difficiles ! Si tu es si inquiète, fais donc un " essai " comme c'est à la mode au village ces temps-ci. Tu iras d'abord passer un ou deux mois dans ta belle famille. Ensuite, s'il te convient, on célébrera le mariage. Sinon, tu n'auras qu'à rentrer. C'est dommage, mais tu n'as qu'à faire d'abord comme ça. »

Effrayée de ces propos, la jeune fille interrompit son père.

La maîtresse de la maison apparut alors pour convaincre le père, qui ne voulut finalement pas entendre ses arguments et partit en accordant à sa fille quelques jours de délai.

La servante, jusqu'alors joyeuse, devint désormais silencieuse. Elle qui travaillait d'habitude pleine d'entrain se mit à agir plus lentement. Ceci n'était pas dû à la paresse, mais c'est qu'elle était plongée dans de profondes réflexions. Tantôt elle allait recueillir les propos de sa maîtresse, tantôt elle se rendait dans la chambre des étudiants pour leur demander si ses pensées étaient justes. Parfois elle chantait, en dehors du temps : elle prenait le recueil d'hymnes qu'elle trouvait sur le bureau de son maître, et essayait de fredonner un cantique afin de se donner du courage.

Finalement, elle prit sa décision. Elle se dit : « Je ne ferai pas un mariage inconvenant. Un mariage malhonnête ne nuirait pas seulement à moi-même, mais rendrait aussi l'autre partie malheureuse toute sa vie. Je mettrai alors mes parents dans la difficulté. L'impiété filiale limitée qui est la mienne aujourd'hui sera en fait une vraie piété filiale ».

Comme promis, le père vint de nouveau. Il écouta la grave décision de sa fille, il s'en étonna et se prit même à douter : « Ma fille n'est pas capable de dire une chose pareille toute seule. Elle parle sans aucun doute à l'instigation de quelqu'un d'autre ! ». Suspicieux, il décida violemment de la retirer de la maison et partit en disant qu'il reviendrait pour récupérer sa fille dix jours plus tard.

Quelle pitié ! Le visage de la servante maigrissait de jour en jour. Elle travaillait avec un acharnement accru, voulant terminer toutes les tâches qui lui restaient. Elle lava tout ce qu'il y avait à laver, rapiéça toutes les chaussettes, rassembla soigneusement les comptes, remit les boutons des chemises des étudiants, câlina les enfants à l'envi, fit la tournée des fournisseurs. Soir après soir, elle avouait à sa maîtresse : « Madame, chaque jour ma poitrine se serre un peu plus ».

Les dix jours s'écoulèrent comme un seul jour. Le père vint de nouveau. Elle lui dit : « Je ne me marierai jamais de force ». Le père lui répondit alors : « Je ne te marierai pas de force. En tout cas, rentre d'abord à la maison ». Sur cette promesse, la demoiselle quitta le foyer où elle travaillait en tant que servante depuis un an. De son visage emplis de tristesse, de grosses larmes coulaient, qu'elle

n'essayait pas.

Un mois a passé depuis, mais aucune nouvelle sûre ne nous est parvenue.

II. Le ciel, la terre et les quatre mers, le cosmos¹⁸

Le ciel et la terre sont semblables à un temple. Nous y résidons, et l'univers entier nous apparaît comme un seul sanctuaire. À la surface de la terre, les hommes, innombrables, sont certes extrêmement divers, mais tous se prosternent au sein du temple, et forment une seule famille (*ichizoku* 一族), portée par la même vénération et chantant la même louange.

La terre n'est qu'un petit débris dans l'univers, et si fleuves, mers, montagnes et rivières sont larges et élevés, ils ne sont en réalité qu'une tâche sur un grain de poussière. C'est sur ce grain de poussière qu'est établie la multitude des pays, et que l'on se gargarise, au sein des nations, de choses telles que l'essence nationale, l'amour de la patrie, ou l'opposition entre barbarie et civilisation. Pourtant, finalement, c'est la même espèce humaine qui s'amuse à se diviser pour se concurrencer. Avec un peu de distance, nous sommes en effet tous des hommes au même titre.

Notre cœur peut être plus vaste que l'univers, quoique notre corps ne fasse pas plus de cinq coudées¹⁹, que la terre que nous foulons n'ait pas plus d'une coudée de circonférence et que nous n'occupions, dans l'immensité de l'univers, qu'une place très limitée. Le temple est grand, mais nous nous confinons dans une petite hutte ; les peuples sont nombreux, mais nous nous inscrivons dans une lignée (*ichizoku*) singulière. En son sein, notre maisonnée (*ie*), et nos parents (*kazoku*).

Notre maisonnée est une petite pièce dans ce divin palais cosmique, et c'est de cette pièce que nous entrevoyons l'ensemble du sanctuaire. Si les peuples sont des petites parties d'un même groupe sur cette terre, c'est de cette pièce que nous saisissons la fraternité qui les unit. Car c'est en nous retirant dans ce petit espace que nous pouvons percevoir très concrètement ces grandes pensées, si vastes.

III. Père et mère

Les savants affirment que les êtres vivants sont issus, à l'origine, d'êtres sans vie. Il est hors de propos ici de discuter cette affirmation. Mais ce dont nous sommes sûrs, c'est que nous descendons tous d'un père et d'une mère.

Si avant notre naissance ceci n'a pas de réalité pour nous, père et mère sont bien là, préalables

¹⁸ *The Woman's Magazine (Jogaku zasshi)* N° 275, 25 juillet 1891, p. 659-662 du fac-similé. Le texte est placé en éditorial. Le titre anglais « On Marriage » ne traduit pas le sous-titre japonais, repris ici.

¹⁹ Une coudée (*shaku*) = 30 cm environ.

à toute venue au monde.

Or, nous n'avons pas cherché à obtenir des parents à notre naissance, et ils ne nous sont pas donnés non plus en fonction d'un quelconque mérite : fondamentalement, un père et une mère aimants (*on.ai* 恩愛) préexistent à notre venue. La grâce que sont les parents nous devance, père et mère sont déjà présents avant que nous les cherchions, ce bienfait est un cadeau qui vient du ciel.

De même que nous avons un père et une mère, nous avons aussi des frères et sœurs aînées, des frères et sœurs cadets. Les aînés prennent la tête et nous guident, les cadets, plus jeunes, nous suivent, et les relations que nous établissons avec eux relèvent de l'affection (*nasake* 情け). Elles nous établissent dans l'amour (*ai* 愛). Or l'existence de tous ces êtres aimants (*aijin* 愛人) n'est pas la conséquence d'une quelconque recherche de notre part. Alors qu'inconscient de toutes choses nous émergeons dans ce monde et poussons nos premiers cris, nous avons déjà des frères et des sœurs qu'il s'agit d'aimer d'un amour fraternel (*shin.ai* 親愛).

Père, mère, frères et sœurs. Ils ont été, indépendamment de notre volonté, liés par le ciel, ils sont réunis, dans cet univers immense, sous un même toit, et protègent cette relation ô combien difficile à couper, ô combien difficile à détruire, qu'est le lien familial (*oyako*) fondé sur une unité de sang. La chair dont nous nous nourrissons vient de l'extérieur, elle disparaît jour après jour, et il en va de même de notre corps. La maison où nous vivons est construite de bois, son agencement nous convient parfaitement, et nous avons du mal à nous en séparer ne serait-ce qu'une demi-journée, et pourtant nous ne trouverions aucune satisfaction à la caresser, aucun intérêt à lui faire la conversation. Il en va de même pour notre maisonnée. Père, mère, frères et sœurs, nous sommes issus de ce groupe formé par nos parents et notre fratrie, nous n'en sommes pas distincts, nous sommes en son sein, nous formons avec eux un même corps.

Et pourtant, aussi triste que cela soit, nous devons nous séparer, un jour, de notre maisonnée. Je ne parle pas ici de la séparation de la mort, puisque tôt ou tard, chacun à notre tour, il nous est promis de finir sous la terre, mais parents et enfants ne peuvent vivre éternellement ensemble, la séparation est inévitable bien avant la mort.

Il nous faut en effet devenir des êtres humains à part entière, nous établir et réussir dans ce monde²⁰. Lorsque ce temps vient, nos parents sont déjà âgés, et l'heure de leur départ n'est malheureusement pas loin. Alors qu'arrivés à maturité nous nous disons que les chamailleries ne sont plus nécessaires et que nous nous sentons prêts à goûter le plaisir de l'entraide fraternelle, nos frères fondent une nouvelle maison avec leur épouse, nos sœurs partent se marier avec des hommes que nous ne connaissons absolument pas. Nous réalisons alors que ce n'est pas parmi nos frères et nos sœurs que se trouve l'être que nous aspirons à chérir en tout premier lieu.

Ainsi, nous n'y pouvons rien sinon nous y résoudre : il nous faut quitter père et mère, frères et sœurs. Que cette séparation est précoce !

²⁰ L'idée de réussite dans ce monde, d'acquisition d'une position sociale et d'un rôle dans la société, est un thème important chez les écrivains de Meiji.

Tant qu'il n'est pas adulte, un enfant est un être inaccompli. Pourtant, déjà, en chemin vers la maturité, il porte en lui ces questions : qui pourra vivre avec moi le plus longtemps dans cette vie ? Avec qui la séparation se fera-t-elle le plus tardivement ?

IV. Mari et femme

Les parents sont un cadeau du ciel. Ce n'est pas nous qui, à l'origine, les avons cherché, mais nous leur appartenons de fait, nous sommes baignés de leur tendresse. Le « conjoint »²¹ par contre est un être que j'ai cherché : au départ je n'ai aucune relation particulière avec lui. Séparé de lui, je me rends compte un jour que cette distance suscite le désir de le retrouver. Mon âme souhaite en être proche, mon esprit le chérit lui, à l'exception de tout autre, je suis finalement lié à lui. C'est l'être que j'ai choisi avec mon cœur²², le ciel me le permet certes, mais c'est moi qui choisis, la responsabilité m'en incombe.

Je suis, par le sang, une branche de mes parents. Je suis, sans aucun effet de ma volonté, une partie du corps de mes parents. Ceux-ci m'aiment, spontanément, je les aime également, par essence, sans que j'ai eu la possibilité de me demander si j'allais les aimer. Je n'ai aucune envie de quitter leur giron, mon cœur les aime nécessairement, sans que cela puisse m'être compté comme une vertu.

L'époux, par contre, est à l'origine une personne avec laquelle je n'ai pas de lien²³. Je le choisis de moi-même, je lui promets de ne faire qu'un seul et même corps, et alors que, jusqu'à présent, je n'ai jamais pu m'accorder complètement avec une personne qui n'est pas moi, pour la première fois l'époux vient faire partie intégrante de moi-même. Alors que jamais je n'étais parvenu à me décider d'aimer un autre autant que moi-même, pour la première fois je peux faire l'expérience, grâce au conjoint, d'un sentiment aussi beau. Ce ne sont pas les liens du sang qui nous émeuvent de la sorte, mais c'est notre âme qui décide ainsi, c'est notre âme qui agit ainsi, c'est notre âme qui se réjouit ainsi.

Il n'y a pas d'égalité parfaite dans le monde : on craint ses parents en tant que parents, nos frères et sœurs aînés sont au dessus de nous, nos frères et sœurs cadets sont en dessous, le maître commande au serviteur et le serviteur sert le maître. Seuls les vrais amis sont égaux, et peuvent se démontrer, en tant qu'égaux, un amour sans crainte. C'est d'ailleurs pour cela que l'on cherche des amis au statut équivalent au nôtre. Toutefois il n'y a personne qui nous soit parfaitement égal.

Dans ces conditions, seuls les époux, seuls les époux sont des égaux sur cette terre, et ainsi

²¹ Le mot employé ici, *tsuma*, est un terme d'adresse employé par des époux ou des amants, quelque soit le sexe. L'auteur choisit de l'écrire « phonétiquement » en *kana* plutôt qu'avec un idéogramme pour ne pas avoir à préciser s'il s'agit de l'homme ou de la femme, et donner ainsi une portée universelle à son affirmation. Ce faisant, il signifie l'égalité de la relation homme-femme, point important dans le développement qui suit, comme nous le verrons.

²² Âme, esprit et cœur (*rei, tamashii, kokoro*), l'auteur évoque tous les centres d'attachement et d'affectivité.

²³ Comme nous l'avons expliqué précédemment, cette affirmation va à l'encontre d'une théorie assez répandue à l'époque au Japon selon laquelle la relation amoureuse est l'effet d'un lien noué par le destin. Jean-Michel Butel, « Des couples aimants pour une nation moderne », Galan & Lozerand, 2011, p. 374.

pour la première fois peut-on goûter, au sein du couple, cette vraie amitié qui n'est possible qu'entre égaux.

Les hommes peuvent s'entraider, et se partager le travail. La rétribution de celui-ci est alors partagée, et la redistribution des bénéfices diffère entre autrui et moi. Avec du recul, le profit d'autrui est lié au mien, nos profits respectifs ne croissent pas de façon indépendante. On s'entraide entre humains, on distribue les résultats à chacun selon son salaire, chacun obtient une part qui lui appartient en propre. Il est impossible d'en faire un usage commun.

Alors le seul vrai communisme se pratique entre époux, seuls les époux peuvent réellement faire profit commun, seuls les époux et uniquement les époux partagent les mêmes profits et pertes de façon identique.

V. Père et mère, mari et femme

Alors qu'avec nos parents nous découvrons le monde dont nous sommes issus et ressentons spontanément l'immensité et l'importance de la grâce céleste, avec le conjoint, que nous choisissons et que nous aimons de notre propre chef, pour lequel nous faisons des efforts, avec lequel nous partageons joies et peines, nous prenons conscience de ce que signifie être humain, et des notions de responsabilité et d'idéal.

Une maison où se trouve père et mère est l'image du temple universel : on y fait l'expérience de la crainte et de la miséricorde (*on.i*)²⁴.

Une maison où se trouve un conjoint est l'image de la famille humaine : on y découvre l'amour pour les autres (*hakuai*).

Par nos parents nous est révélée la bienveillance du créateur à notre égard. Sans que nous en soyons la cause, le Dieu du ciel nous crée homme, et nous donne de régner sur toute la création. Il nous ouvre les yeux alors que nous sommes ignorants de toutes choses, il nous pardonne alors que nous sommes pêcheurs, il nous révèle les règles du ciel et nous donne la connaissance, il fait descendre la lumière sur ce monde, et nous donne de prendre conscience de l'idéal à atteindre. La parole miséricordieuse de Dieu est inépuisable ! Et c'est grâce à nos parents que nous pouvons entrevoir cette miséricorde. Notre Père, qui est aux cieux, écoute nos paroles de remerciements pour nos pères terrestres, et daigne accepter notre gratitude.

Par notre conjoint nous entrevoyons le vrai destin de l'homme. Nous avons de l'amour, et nous désirons en faire don ; nous avons de la force, et nous désirons la dépenser ; nous avons une âme et nous désirons l'apaiser. Cependant, ce monde est tellement froid qu'il est impossible d'échanger cette affection tant nous doutons les uns des autres. Recevant notre conjoint un jour, il devient possible d'exprimer un amour sans limite, et comme un bourgeon qui éclot sous le vent de printemps,

²⁴ Le terme évoque, nous semble-t-il, la grâce de Dieu et l'amour bienveillant que peut développer un puissant pour un inférieur. Le mot « crainte » choisi ici comme traduction est à comprendre dans son sens biblique d'amour respectueux pour la divinité (« crainte de Dieu »).

comme le parfum qui s'exhale dans la tiédeur de l'air, nous développons la partie la plus supérieure de notre âme. Regardant de nouveau le monde, celui-ci ne nous apparaît plus comme froid mais nous découvrons que chaque être humain ressent sincèrement ce même sentiment dont nous avons pris conscience. Plus tard, nous acquérons pour tous les êtres humains un amour semblable à celui qui règne entre époux²⁵ (c'est cet amour qui anime déjà religieux et saints, c'est pour cela qu'ils ne choisissent pas une personne particulière comme conjoint. Garibaldi disait ainsi : « L'Italie est ma femme », Elisabeth « L'Angleterre est mon époux »²⁶). Jusqu'à ce que ce jour vienne, échanger avec l'être avec lequel on est lié un amour d'une profondeur extrême est l'unique expression de l'amour universel pour tous les hommes. Les conjoints forment alors les seuls vrais amis, la seule famille, les seuls adultes parfaitement accomplis. Répétant cette expérience génération après génération, l'humanité parviendra à être véritablement humaine. C'est dans la relation conjugale que nous pouvons réaliser ce qu'est la condition humaine, le destin humain, l'idéal humain.

L'océan est comme une goutte de rosée. Or la beauté d'une petite goutte de rosée est perceptible du commun des mortels. Le monde ressemble à un parterre de fleur. Or même un enfant de la campagne comprend la beauté d'un lys²⁷. Le temple de l'univers, la grande famille du monde, se reflètent certes dans l'œil de sage, et meuvent les sentiments du poète, mais si l'on veut en prendre conscience de façon extrêmement claire, rien n'égale la vision d'un foyer (*hōmu*²⁸) où résident des parents et un conjoint.

Que la providence de l'empereur céleste²⁹ est sublime ! Ses voies sont multiples pour enseigner à l'humanité sans sagesse. Discrètement, elle prépare des chemins parfaits afin de nous ouvrir à une spiritualité plus grande. L'ancien jardin de l'Éden subsiste encore aujourd'hui au sein du foyer, la lumière du paradis à venir éclaire déjà le foyer. Cet *home* avec père et mère, cet *home* avec un conjoint. *Home, home !* Tu es la pépinière qui a la grâce de faire et de consoler les hommes !

²⁵ La vision biblique du mariage fait très tôt de celui-ci l'image de relation d'amour qui lie la divinité aux hommes (voir par exemple Osée). Iwamoto retourne cette logique en faisant du couple le premier lieu de l'apprentissage du véritable amour, qui est appelé peu à peu à se transmuter en amour pour tous les hommes.

²⁶ L'amour de Garibaldi pour son épouse, Anita, est un thème important de son hagiographie ; si sa passion pour l'Italie est certaine, la citation évoquée par Iwamoto l'est moins. On sait par contre que la reine Elisabeth, dont la littérature a chanté la virginité, et qui a fondé l'Église protestante d'Angleterre, aurait affirmé, donnant un sens politique à un célibat aux raisons multiples : « All my husbands, my good people ».

²⁷ La mention du lys, plutôt que d'une autre fleur, n'est pas sans rappeler Matthieu VI, 28-29 : « Observez les lys des champs, comment ils poussent (...). Or je vous dis que Salomon lui-même, dans toute sa gloire, n'a pas été vêtu comme l'un d'entre eux. Si Dieu revêt de la sorte l'herbe des champs, qui est là aujourd'hui et qui demain sera jetée au feu, ne fera-t-il pas bien plus pour vous, gens de peu de Foi ? » La conclusion de ce passage de l'évangile étant assez proche de l'attitude que prône fondamentalement Iwamoto dans ce texte : « Ne vous faites donc pas de soucis en disant : Que mangerons-nous, que boirons-nous, que mettrons-nous ? De tout cela s'inquiètent les nations. Votre Père céleste sait que vous en avez besoin. Cherchez tout d'abord son royaume et sa justice, et tout cela vous sera accordé. »

²⁸ De l'anglais *home*, en *katakana* dans le texte.

²⁹ « Empereur céleste » constitua une tentative de traduction du mot « Dieu » chez les Chrétiens protestants de Meiji. On y perçoit toute l'influence des catégories chinoises. Sur ces questions de traduction et l'influence des dictionnaires chinois sur le vocabulaire de Meiji, et en particulier chez les proches de la revue *Jogaku zasshi*, voir Jean-Michel Butel, « Forger un amour moderne : petite histoire du mot *ren.ai* », in Galan & Lozerand, 2011, p. 335-346.

VI. Une affaire divine³⁰

Le mariage est une affaire divine. Il doit absolument suivre le grand enseignement [chrétien], le respecter en toutes choses. Réalisant précisément les liens du ciel, nouant avec ferveur des amours humaines, sans aucune crainte vis à vis du monde³¹, et vérifiant une intimité éternellement au fond du cœur, il proclame une union éternelle, entre un homme et une femme. Les cloches sonnent joyeusement à toute volée, les chants de louange emplissent l'église, relations, amis et parents sont rassemblés autour de nous, pleins de joie, et nous affermissons alors une promesse qui durera toute la vie, échangeant un serment devant Dieu et devant les hommes. Oui, le mariage est vraiment une affaire divine !

Pourtant, quand on regarde ce qu'est le mariage pour nos contemporains, ils en traitent plus légèrement encore qu'un échange de biens : leur facilité à nouer un mariage ou à le défaire est semblable à l'insouciance de petits enfants qui s'amuse avec un jouet. Non seulement les hommes et les femmes d'aujourd'hui n'y prêtent vraiment guère d'importance, mais ils y sont d'ailleurs poussés par ceux qui les entourent, qui négligent complètement le mariage. Or la frivolité avec laquelle ils considèrent la constitution d'un couple n'a d'égale que leur facilité à divorcer.

VII. Le manque de cœur des gens de ce monde

Imaginons par exemple une jeune personne en âge de se marier. Considérons que ses parents se préoccupent tout particulièrement de son union et se renseignent aux quatre coins du monde, priant qu'on leur trouve un bon parti. La jeune fille se serait, elle, constitué un idéal, après de longues années d'études, et affirmerait que s'il n'y a pas un homme qui corresponde à cet idéal, elle préférerait rester célibataire pendant 100 ans et mourir dans cet état plutôt que de transiger.

La situation reste bloquée un certain temps. Impossible de trouver chaussure à son pied : les prétendants ont des qualités, mais ne conviennent jamais parfaitement, les intelligents manquent de moralité... Une personne de belle prestance ne se trouvant pas dans un magasin de poupées, le souhait admirable des parents et de la jeune fille n'est pas si simple à réaliser. Les propositions elles-mêmes ne viennent pas en si grand nombre, elles sont par ailleurs inappropriées, et la famille se voit incapable de conclure un arrangement et forcée de refuser pour une raison ou pour une autre. Si, en

³⁰ Cette troisième et dernière partie du texte se trouve dans *The Woman's Magazine (Jogaku zasshi)* N° 277, 8 août 1891.

³¹ Iwamoto utilise ici une expression qui vient de Mencius : « *Fugyô tenchi ni hajizu* », n'avoir aucune honte ni vis-à-vis des dieux du ciel, ni vis-à-vis des dieux de la terre, c'est à dire n'avoir aucune honte quant à sa conduite ou à ses idées. Il préconise en effet, afin de suivre la « voie juste » en ce monde, une certaine force d'âme aux jeunes filles pour lesquelles il écrit. Cf note 8, sur un propos similaire mais qui s'appuyait sur une citation biblique.

général, les discussions se poursuivent jusqu'à un certain point, et que les deux familles s'accordent pour organiser une rencontre entre les deux jeunes (*omiaï*) et pour les faire se fréquenter, la jeune fille finit par exprimer son désaccord, et les négociations en vue du mariage sont rompues. Une ou deux années s'écoulent de la sorte, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Sans que personne en soit bien conscient, la jeune fille a passé les 20 ans. Ses parents commencent alors à s'inquiéter : ils ne peuvent empêcher que leur front, de temps en temps, se ride de contrariété.

Si l'on prend discrètement la température dans le voisinage, il est bien difficile de fermer l'oreille aux rumeurs qui courent autour de cette maisonnée. Certains expliquent : « La demoiselle de cette maison a passé vingt ans et pourtant n'a toujours pas reçu de proposition de mariage sérieuse. Ses petites études l'ont rendue bien arrogante ! Pense-t-elle que les autres sont de peu de valeur ?! Elle fait sans réfléchir des demandes inconsidérées ! Bien sûr il n'est pas rare qu'une fille soit trop exigeante... mais quand des parents apprécient l'avis immature de leur fille et en viennent à considérer que celle-ci est supérieure à toutes les autres, il font preuve d'une bêtise sans nom ! » D'autres rétorquent : « Vous êtes encore trop gentils ! Non, ses parents ne sont pas stupides, mais profondément cupides ! Ils utilisent le niveau d'étude de leur fille comme appât pour essayer de la marier à quelqu'un de haut statut, possédant de grands biens. Ils espèrent ainsi pouvoir passer leur vie dans l'aisance grâce à leur fille ! Alors, à chaque proposition qui leur arrive, ils en veulent un peu plus, deviennent plus arrogants, et voilà qu'ils se mettent à viser l'impossible ! Quelle erreur ! Ils échouent finalement, et se retrouvent, bien malheureux, Gros-Jean comme devant. » D'autres encore, plus imaginatifs que les précédents, proposent : « Si la fille n'est pas encore parvenue à se marier c'est qu'elle souffre d'une grave tare ». Ce à quoi il est répondu : « Mais non, mais non ! Elle a un amant quelque part. Les parents ont beau tenter de le cacher, tout le monde est au courant. Quand les familles concernées l'apprennent, elles stoppent les négociations de mariage. » Et c'est ainsi que toutes sortes de rumeur circulent. La famille est en réalité bien à plaindre : ces propos marquent d'une tâche indélébile une jeune fille pure et sans défaut, ils causent le déshonneur à des personnes qui pourtant sont profondément respectables. Médisances et potins inconsidérés se répandent de la sorte.

Les parents, ayant eu vent de ces ragots, ressentent une profonde amertume les envahir jusqu'à la moelle de leur os. « Si nous prenons du temps pour marier notre fille, c'est que son mariage est pour nous affaire d'importance ! Notre fille est née sans défaut notable et si elle a contracté la petite vérole à l'âge de trois ans, même cette maladie n'a laissé aucune cicatrice. Le Dieu du ciel a comblé notre enfant de grâce, puisqu'elle est devenue ainsi une belle jeune fille. Pourquoi les gens en viennent-ils à diffuser des calomnies si cruelles ! Proférer de telles infamies à propos de cette enfant est un acte d'une méchanceté sans pareille ! ». S'il vous plaît ! Écoutez plutôt les idéaux de cette enfant, regardez sa vertu ! Alors que nous l'avions engagée, à la légère, dans une proposition de mariage, elle nous a expliqué ce qu'elle pensait juste, et nous avons été impressionnés, comme par un rêve prémonitoire, nous ses parents, de la profondeur de sa réflexion, si bien que nous l'avons admirée, oubliant qu'elle était notre fille. Que des gens nous fassent mauvaise réputation si

légèrement est insupportable ! Ne sont-ils pas des parents eux aussi ? »

Arrivés à ce stade, pleins de rancune et de colère, portés par l'exaspération et le désespoir, il se disent : « Décidons rapidement d'un parti. Cela rabattra le caquet des médisants ! », et, tout comme on ne négocie pas le prix d'un marchand indigné, ils sautent sur la première occasion, acceptent directement la proposition de mariage, et effaçant plusieurs années d'efforts dans l'écume d'un matin, concluent une décision importante avec ce qu'ils ont sous la main sur l'instant. Hélas, trois fois hélas ! Quelle misère ! C'est ainsi qu'une jeune fille raffinée et pure devient la compagne d'un rustre insensible et demeuré.

VIII. L'ignorance des parents

Vous voyez : Même quand les parents s'inquiètent du mariage de leur fille bien plus que la moyenne, et que la demoiselle elle-même est sûre de son idéal, nombreux sont ceux qui, même s'ils ne sont pas mus par les désirs frivoles ordinaires, se retrouvent finalement contraints par leur réputation dans le monde et finissent par accepter un mariage éloigné de leur désir initial. Combien plus donc des parents qui n'ont pas le même soin pour cette affaire, et qui, dès le commencement, gèrent le mariage de leur fille avec beaucoup moins d'ambition ! Il est clair dès le début que cela finira tristement.

Le père tient sa femme par la bride, et s'appuie sur ses convictions, ayant l'expérience de la moitié d'une vie. Pour lui, une épouse docile et calme peut convenir à n'importe quel époux et siéra à n'importe quels parents. La maison sera ainsi paisible, l'épouse ne sera pas contrainte à quitter le foyer. Finalement, le sort du mariage d'une jeune fille ne dépend-il pas que de l'attitude de cette dernière ? Du moment qu'elle est docile et douce, elle saura s'adapter à n'importe quelle maison : il n'y a donc aucune raison pour qu'elle soit malheureuse ! C'est sur cette base que le père cherche, sans trop d'efforts, un parti pour sa fille. Du moment que statut et richesses des deux familles ne sont pas aussi différents que lanterne en papier et cloche en bronze, le mariage peut bien se faire ! Foin du comportement ou du caractère de son futur gendre, il se soucie comme une guigne de la nature ou des goûts de cette personne : pour lui ces choses-là n'auront que peu d'influence sur l'avenir de sa fille. Il est convaincu que de toute façon cette dernière devra adopter en toutes choses les usages de son mari, qu'elle devra faire comme lui, et ne différer en rien, et que tel est son devoir d'épouse.

La mère, quant à elle, est subordonnée à son époux. Elle a subi cette subordination pendant la moitié de sa vie, elle s'est résolue à l'arbitraire masculin, elle s'est résignée à penser que les femmes ne peuvent que le supporter, que quoique l'on fasse il n'y aura jamais de proposition de mariage qui corresponde à son désir. Désir et envie ne sont que les graines de l'égoïsme. De par son expérience, elle sait que les femmes ne peuvent que suivre ce qu'on leur impose. Ainsi donc, quand sa fille exprime ses opinions, elle lui demande pour qui elle se prend, quand sa fille lui fait part de ses multiples inquiétudes, elle la sermonne en lui expliquant que celles-ci ne servent à rien et lui apprend

que si une femme ne se résout pas à obéir en toutes choses, où qu'elle aille elle ne trouvera de maison qui lui convienne. « Endurer, c'est le destin de la femme ! » la chapitre-t-elle. Puis elle lui explique avec calme : « Lorsqu'il a été question que je vienne dans cette maison comme épouse, je me suis complètement reposée sur mes parents. Je n'ai aucun souvenir d'avoir exprimé ne serait-ce que le moindre souhait. Et en particulier, quand ma mère m'a ordonné de faire ainsi, j'aurais eu plus de mal à lui dire non qu'à me faire tuer. Je n'avais jamais rencontré mon mari avant de me marier, je ne connaissais nullement son caractère ou ce qu'il était. Quand j'ai quitté ma maison, j'étais triste car il me fallait quitter l'amour de mes parents. Lors de la cérémonie de mariage, j'étais triste car je me disais que je serai toute seule à partir de ce jour. Je n'ai pas reçu l'amour de mon mari pendant longtemps, mais j'ai accepté l'idée que c'était de ma faute. Mon mari sortait souvent, et je m'en voulais de ne pouvoir lui rendre le foyer agréable. Lorsqu'il a eu une maîtresse, je me suis résignée en pensant que je ne parvenais pas à le satisfaire. Souvent mes beaux-parents étaient mécontents contre moi. Je me disais que c'était le fait d'un mauvais destin, et que si j'étais souvent malheureuse dans cette famille, c'était sans nul doute la rétribution de mes actes dans une vie précédente. Puis tu es née, ton petit frère également, la situation est devenue plus difficile, la maîtresse est partie, mes beaux-parents sont décédés, et pour la première fois depuis longtemps j'ai ressenti l'amour de mon mari. L'endurance paie, vois-tu. On arrive toujours à la tranquillité quand on sait supporter les difficultés. Aujourd'hui tu exprimes toute une série de souhaits, mais c'est parce que tu ne connais pas encore comment fonctionne le monde. Ici bas, où qu'on aille, les hommes sont tous pareils : tous, ils sont autoritaires et égoïstes. Ainsi arrête de tergiverser, accepte sans détour ce qui t'est proposé, et ce que t'ordonne ton père. »

Le père ordonne, la mère sermonne. La jeune fille en pleurs explique ses vrais sentiments. Elle se fait gronder : « tu es effrontée, comme toutes ces étudiantes de Meiji ! ». Elle parle à ses frères, mais ceux-ci restent de marbre. Sa grande sœur s'est déjà mariée selon l'ancienne coutume. Sa jeune sœur, encore trop jeune, ne sait que pleurer avec elle. Elle ne peut se confier ni à l'une, ni à l'autre. Quand elle ouvre la *Grande étude pour les femmes (Onna daigaku)*³², elle y trouve bien des motifs d'irritation. À l'inverse, les ouvrages récents lui inspirent de grandes envies. « C'est parce que je sais lire que j'ai des soucis. C'est parce que je tiens à mes idéaux que je ne suis pas libre. Une petite fille sans idées est si mignonne ! J'aimerais perdre mon âme et n'être plus qu'un corps. Si je n'étais qu'un corps sans esprit, on pourrait en effet me donner à un rustre, ou aussi bien m'enterrer. Les insectes du jardin chantent, mais ils ne chantent pas pour moi, les feuilles tombent des arbres, mais je ne trouve nulle part le moindre enseignement valable, les feuilles des bambous qui bougent au vent semblent m'inviter à les rejoindre, mais je n'ai aucun ami proche à qui parler. »

Elle s'enferme chez ses parents, en pleurs : « Je ne veux pas me marier avec quelqu'un qui a un statut élevé, je préfère quelqu'un sans statut. Ce que je souhaite, c'est que nous travaillions ensemble à acquérir une position dans ce monde ! Je ne veux pas me marier à quelqu'un de

³² Renvoyer à une note dans l'ouvrage ?

particulièrement riche. Une noble famille issue d'un insigne lignage et possédant un patrimoine important connaît bien trop de complications ! Et d'ailleurs, les personnes profitant de grandes richesses sont rarement sérieuses. Il ne sont pas nés diligents. Je préfère bien plus travailler de conserve avec mon époux à établir un patrimoine. J'ai toutes sortes de critères pour sélectionner quelqu'un en fonction de son caractère et de sa nature, de son comportement et de sa vertu. Richesses et statut évoluent avec le temps, mais la personne elle même ne change pas si facilement. C'est avec une personne que je veux me marier. Pas avec ce qui lui appartient. »

La mère, ne sachant plus que faire, examine discrètement la réaction de son mari. Celui-ci, indigné, tempête : « Les jeunes ne comprennent rien à la vie ! Les affaires de la vie réelle ne peuvent être discutées avec une logique à la petite semaine ! Tu n'as qu'à écouter ton père et ta mère ! Tes parents ne te veulent évidemment pas du mal ! » Ordonnant à la mère de convaincre sa fille, il se lève brusquement et quitte la pièce.

Il n'est pas difficile d'imaginer la suite. Alors qu'elle sanglote dans sa chambre, on apporte les objets de la dot dans le vestibule. Alors qu'incapable de dormir malgré l'heure tardive elle verse des larmes d'amertume sans discontinuer, elle entend des voix joyeuses qui discutent gaiement du tissu qui convient pour ses habits de jeune mariée. Alors qu'elle essaie, seule, de confier à une feuille blanche la litanie de ses sentiments, une servante sans compassion lui adresse toutes ses félicitations pour son mariage. L'heure est venue. Une rose blanche, coupée par un jardinier sans cœur, est violemment forcée à s'ouvrir, son parfum disparaît à jamais.